

Géographies de l'effacement

Monique Deland

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deland, M. (2016). Géographies de l'effacement. *Les écrits*, (147), 41–44.

MONIQUE DELAND

Géographies de l'effacement

La fenêtre à peine, mais j'entends.

Les corneilles du printemps. C'est l'hiver dans mes os, et ma dernière fille prépare son avis de disparition.

Ailleurs en Antarctique, on prélève des carottes de glace. Des souvenirs brûlants pour les suites du monde après sa fin.

Rien n'arrête la cime des arbres de vouloir le ciel.

Ma fille porte le rire comme un bijou à sa gorge. Elle a les cheveux rouges et deux *full arms* flamboyants. Sa beauté est complète.

Au mur, son semainier de certitudes. Le chiffre qui approche. La plaine sauvage, ses mains qui prennent.

De symétrie, elle parle.

Entre les cordes de pluie à ma fenêtre, et le carré couché des champs jaunes sous la ligne de ciel. Elle parle de confluence.

Il y aura un grand avion solaire, des charpies de mémoire déchiquetée, et la claire évidence dans ses yeux. Ma combustion sera sans poussière.

Je regarde la carte.

Dentelle de frimas, gerçures, points qui sautent. Le territoire est un maître puissant. L'épaisseur qui avale.

Les lettres flottent, caractères sans ligatures, et j'attends pour rien. Le nom de ces villes n'a aucun sens. Tu pars, à peu près ici.

Elle est si petite. Poudre d'or.

Particules surnaturelles disséminées au hasard du jardin humain. L'évadée d'un livre à fermoirs, illustré à l'époque des forêts intactes.

Sa peau dessinée défend le souvenir de chaque amitié animale. Elle mise sur la correspondance des royaumes. Et leur pérennité.

Mais je sais que les choses brisent.

Au poing, j'ai un aigle de Mongolie. Et le vent nous parle comme à un seul. De tous les échos qui meurent au pied du monde.

Je cache le bruit que fait ma tête. Ruisseaux grossis, coulées de roches brillantes. La clarté nous imbibe. Nous avons peu de temps.

Nos corps. Conformés aux écritures du ciel.

Et de la terre. Dans le rayon de l'amour docile, îlots, épines et ossements, chaque matin est retrouvé seul dans sa chambre de guerre.

Le corridor moule tout le planisphère, hésitations rasées. Rose des vents, tourbillons, le plancher. Comme une grande tombe et sa dureté.

Il sera tard. J'implorerai ma fille.

De guérir mon aigle rembruni. Elle n'aura d'oreilles que pour le froufrou des libellules, joies croisées dans le roulis du vent jaune.

Mon cœur touffu frappera les barbelés, son élan mordu par la masse humide. Le sifflement des grands trains qui ne reviennent pas.

Au nord du 56° parallèle.

Dans l'été qui s'achève, elle aura pris racine. Et pays. Piquet toundra. L'indifférence tirera sur le fil des possessions.

L'horizon trébuchera sur ses propres courbes, et tout se découdra. Ma fille. Son prénom, je le dis, comme un parfum qui s'évente.

Vivre continuera son œuvre de paix.

Je mènerai mon oiseau de proie vers les rochers de lait. Le givre, amour ininflammable. L'activité iridescente des couleurs flétries.

J'aurai un retour d'odeur fine sur le flanc. Ma fille ondulante, son éternité. La lampe des vents miroir à ma fenêtre ouverte.